Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 23

Artikel: Péplums à l'italienne pour Locarno
Autor: Adatte, Vincent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932872

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

brèves

Nicola Piovani

Nicola Piovani en concert

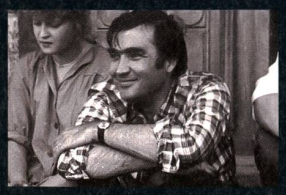
Certains se souviennent encore avec émotion d'un fameux 10 août 1982, lorsque fut présenté sur la Piazza Grande sous un ciel étoilé «La nuit de San Lorenzo» des frères Taviani, film habité par la musique magique de Nicola Piovani. Cette année, le grand compositeur italien (né à Rome en 1946) sera de retour, un nouveau 10 août, pour diriger son «Concerto Fotogramma» dans une église, en présence de cinq cents invités. Cette œuvre déjà interprétée par le maestro à diverses occasions est, selon ses propres mots, «une réflexion ouverte sur des musiques nées pour vivre aux côtés de séquences filmiques qui, réorchestrées, sont prêtes pour une relecture libre, avec la souplesse d'expression d'un groupe de solistes». D'autres appelleraient cela un pot-pourri. Mais on ne fera pas cette injure à ce merveilleux compositeur dont les partitions, reconnaissables entre toutes, ont illuminé successivement les films de Marco Bellocchio, Paolo et Vittorio Taviani, Federico Fellini, Nanni Moretti, Bigas Luna et Roberto Benigni. C'est avec délectation qu'on l'écoutera (au piano) diriger ses vieux complices de l'orchestre Aracoeli. (nc)

Honneur au Sundance Film Festival!

Fondé par le comédien et réalisateur Robert Redford, le Sundance Film Festival offre depuis plusieurs années une vitrine aux œuvres de jeunes cinéastes travaillant en marge de l'industrie hollywoodienne, les indépendants. Locarno rend hommage à cette grande institution dont elle veut partager l'esprit de découverte, en lui décernant un Léopard d'honneur.

Exposition d'Isabel Snyder, photographe des stars

Née en Suisse, Isabel Snyder mène depuis plusieurs années une brillante carrière de photographe aux Etats-Unis, travaillant aussi bien dans la mode (Vogue, Elle, Vanity Fair...), que dans le monde du cinéma. C'est ce dernier aspect qu'aborde une exposition présentée au Musée Casorella de Locarno. Une trentaine de portraits de stars hollywoodiennes (Dennis Hopper, Eva Marie Saint, Angelina Jolie...), en larges formats, apportera ainsi une touche de glamour à l'édition 2001 du Festival.



Michel Soutter

Hommage à Michel Soutter

Dix après sa disparition, le réalisateur Michel Soutter demeure l'une des figures les plus chaleureuses du nouveau cinéma en Suisse romande des années 60-70. Le Festival lui rend hommage avec la projection de son premier long métrage, «La lune avec les dents» (1966). Déjà présenté à l'époque à Locarno, ce film «bricolé» (noir/blanc, 16mm) annonçait avec inventivité les qualités esthétiques et la sensibilité du cinéaste genevois. Il reçut pourtant un très mauvais accueil, tant de la part du public que de la majorité de la critique. En parallèle sort un nouveau livre de Freddy Buache consacré à l'auteur des «Arpenteurs» (1972) et de «Repérages» (1977), co-édité par la Cinémathèque suisse et les éditions de l'Age d'Homme. ■

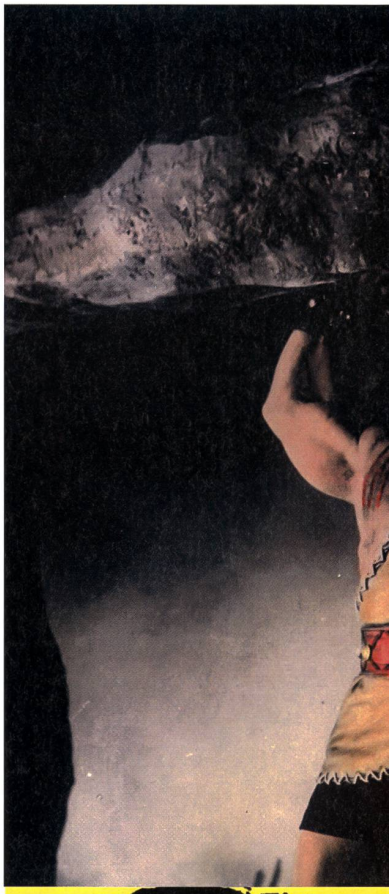
Péplums à l'italienne pour Locarno

En dix «films à sandales» restaurés dans leur musculature d'origine, Locarno revisite le péplum et son Olympe de carton-pâte peuplé de demi-dieux élevés à la gonflette, de femmes dénudées à coups de fouet, de foules énormes filmées en très gros plan...

Par Vincent Adatte

Vers 344 av. J.-C., Aristote affirmait, dans son traité «La oétique», «que la tâche du poète n'est pas de dire ce qui est arrivé, mais ce qui aurait pu arriver». Deux millénaires vont s'écouler avant que les Pietro Francisci, Duccio Tessari, Mario Bava, Guido Malatesta, Riccardo Freda et autre Vittorio Cottafavi ne réalisent à la perfection l'idéal aristotélicien en tournant à la va-vite, entre 1955 et 1965, une centaine de films délirants dont l'action vaguement historique fait référence dans la plupart des cas à l'Antiquité. Exception faite des Cahiers du cinéma qui, non sans raison, décèlent dans ce genre méprisé une manifestation paradoxale de la politique des auteurs, les œuvres de ces Aristotéliciens suscitent en général le dédain de la critique.

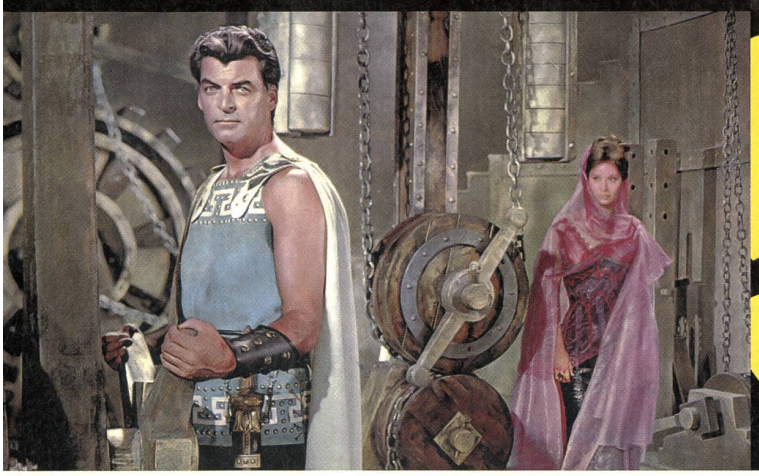
C'est en France que le terme de péplum est appliqué pour la première fois à ces films. Cette appellation moqueuse entre si bien dans le langage commun qu'elle finit par désigner tous les films de l'histoire du cinéma à sujet antique – et non plus seulement les exploits mythologiques usinés à Cinecittà durant une bonne décennie. Pour mettre fin à une approximation linguistique très répandue, précisons une fois pour toutes que le péplum n'est pas du tout un légume voisin du navet, mais un mot grec latinisé qui désigne la tunique ample et sans manches jadis portée par les Hellènes et dont la mode fut relancée par les Romains.



L'important, c'est la toge

De l'avis de tous les «péplomistes» éclairés, le «film à sandales» se révèle consubstantiel à l'histoire du 7e art puisqu'il est présent dès les premiers balbutiements du cinématographe. Soucieux de contenter un public avide de fiction, les pionniers exploitent la mine inépuisable de l'Antiquité. Ils filment alors moult «tableaux vivants» inspirés par la mythologie ou l'histoire biblique qu'ils restituent en studio dans le style pompier propre à la sensibilité de l'époque. Ce faisant, les Georges Méliès et autre Ferdinand Zecca conjurent aussi l'inquiétante étrangeté du réel que révèlent souvent les vues documentaires des frères Lumière. Le retour en force du péplum dans l'Italie des années cinquante peut être interprété de façon similaire, cette fois face au néo-réalisme tout puissant. Mais n'anticipons pas...

Sans le savoir, le Français Albert Promio ouvre les feux en 1897 avec un «tableau vivant» intitulé «Néron essayant des poisons sur ses esclaves». A 16 images par secondes très hiératiques, le Christ n'en finit dès lors



«Colossus of Rhodes» (1961)

«Ercole al centro della terra» (1961) de Mario Bava

plus d'être crucifié, les Chrétiens d'être jetés aux lions, Hercule d'accomplir ses fameux travaux… Le salut viendra (déjà) d'Italie. Extirpant le «tableau vivant» de sa torpeur édifiante, Giovanni Pastrone met littéralement en mouvement la fiction avec «Cabiria» (1914) en inventant notamment le travelling d'accompagnement grâce au *carello*, un chariot spécialement conçu pour le film. Future figure mythique du péplum transalpin, le géant Maciste (interprété par Bartolomeo Pagano, un ancien docker) fait dans cet imbroglio «punico-gréco-romain» invraisemblable sa toute première apparition (grimé en esclave noir).

Jésus-Christ superstar

Selon les historiens, la rumeur entourant «Cabiria» produit un tel effet sur David W. Griffith qu'il prend le premier train pour le visionner à San Francisco. Un an plus tard, le père de la narration cinématographique achève «Intolérance», réponse directe aux avancées du manifeste «péplomesque» de Pastrone. Pour mener à bien l'épisode babylonien, Griffith n'hésite pas à faire construire un chariot de travelling haut de 45 mètres! Comme quoi, et n'en déplaise à ses contempteurs acharnés, le péplum a joué un rôle majeur dans l'histoire du cinéma.

Désormais annexé par les Américains, le film antique est passé au crible des critères de vraisemblance hollywoodiens: les héros descendent de l'Olympe et deviennent de simples mortels très chrétiens conduisant des chars à tombeau ouvert («Ben-Hur» de Fred Niblo, 1925). Seules les grandes figures de l'imagerie religieuse échappent à ce désenchantement («Les dix commandements» de Cecil B. De Mille, 1923) et encore… Dieu reste invisible, interdit de figuration. Prétendue résurrection du genre, le «Gladiator» de Ridley Scott restera bien sagement dans cette ligne réaliste.

Les demi-dieux sont de retour

Ouf, l'Italie est là qui veille… Mais, cette fois, il n'est plus question de manifeste universel: face à la dictature mondiale de la vraisemblance, c'est dans la clandestinité des cinémas de quartier que le péplum va retrouver, dès 1955, son innocence native, païenne, et à moindre prix, car les salles font des réductions quand elles programment les exploits des surhommes. Emmenée par un Riccardo Freda qui éructe à qui veut l'entendre sa haine du néo-réalisme, une bande de vils cinéastes ressuscitent les héros immortels de l'Olympe. Pour moins que rien, dans des décors en carton-pâte exploités jusqu'à l'écroulement, ces mythologues à la petite semaine renouent avec le genre en exprimant un dédain magnifique pour toute vérité historique. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment les noms des personnages valsent d'une version linguistique à l'autre; par exemple, l'«Ercole contro Roma» (Hercule contre Rome) de Pietro Pierotti devient en France un «Maciste, le vengeur du dieu Maya». L'anachronisme devient une preuve de style, tant et si bien que Maciste peut très bien défier Zorro entre deux colonnes doriques. Un brouillard salvateur vient certes masquer plus d'une fois une cruelle absence de figurants, mais le manque de moyens libère l'imaginaire du cinéaste, décuple son inventivité, surtout quand il s'agit d'un auteur «contrarié» comme Vittorio Cottafavi!

Ce retour aux sources du péplum fait aussi le bonheur d'une cohorte de géants de foire, tous prétendants au titre de Monsieur Univers. Avec un professionnalisme à toute épreuve (sur le plan de la musculature s'entend), les Mickey Hargitay (alias Miklos Hargytay), Kirk Morris (alias Adriano Bellini), Rock Stevens (alias Peter Lupus), Samson Burke (alias Samuel Berg) et autre Mark Forest (alias Lou Degni) «font» indifféremment les Goliath, Samson, Maciste, Ursus, Hercule, Taurus ou même Tarzan… Après l'extinction du «film à sandales», tous ces acteurs s'efforceront de faire entrer leurs épaules trop carrées dans les cache-poussière du western-spaghetti!

Dix péplums en copie neuve

Avec la collaboration du «Centro Sperimentale di Cinematografia» et de la «Cineteca nazionale» (Rome), le Festival de Locarno va nous fait revivre ces grandes pages de l'histoire du «péplum à l'italienne», avec dix œuvres-clés parmi lesquelles «Cabiria» (1913) de Giovanni Pastrone, «Scipion l'Africain» («Scipione l'Africano»,1937), une commande grandiose de Mussolini pour justifier sa campagne éthiopienne, «Ulysse» («Ulisse», 1954) de Mario Camerini dont la co-production américaine (Kirk Douglas) amoindrit la dimension «péplum à l'italienne», le célèbre «Maciste aux enfers» («Maciste all'inferno», 1962) de Riccardo Freda qui se déroule, une fois n'est pas coutume, au XVIIe siècle en Irlande, tout en reprenant des chutes de plusieurs «Maciste» antérieurs, ceux-là, très antiques – sans oublier l'ironique et très poétique «Les titans» («Arrivano i Titani», 1962) de Duccio Tessari. ■